

33 questions pour recommencer

Sonia Chiambretto & Yoann Thommerel
en lien avec le Groupe d'information sur les ghettos
(g.i.g)

Christian Laval

Dans le questionnaire de Sonia Chiambretto et de Yoann Thommerel, deux questions, la 07 et la 31 m'ont donné l'idée de ce petit texte. La question 07 était celle-ci : Après. Mais après quoi au juste ? et la question 31 : Le théâtre peut-il encore sauver le monde Si oui, comment doit-il s'y prendre ?

À quel âge avez-vous eu la varicelle ?

Habiter

culture commun théâtre

Christian Laval

On fait comme d'habitude ? On recommence comme si le monde n'était pas en danger ? Demain, nous dit-on, rien ne sera plus pareil. On se demande bien ce qui nous ferait croire cela. Regardons autour de nous, regardons-nous : nous continuons pareil. Et pourtant si, rien ne sera plus pareil mais parce que justement nous ne voulons pas changer. Paradoxe difficile à entendre. C'est bien parce que nous ne changeons pas, ou trop peu, que le changement climatique, et évidemment bien plus que climatique, sera terrible. Au fond, nous n'entendons rien. Bruno Latour a dit juste : « En un sens, tout le monde sait parfaitement à quoi s'en tenir. Ce qui mine de l'intérieur, ce qui rend fou, c'est la déconnexion entre l'ampleur des découvertes scientifiques et l'impuissance où nous nous trouvons de les métaboliser et d'en faire de l'action politique à la bonne échelle. » Plus on attend plus on abîme le monde. Et ce retard se compte déjà en décennies.

La transition vers l'autre monde ? Non, la transition vers le seul monde que nous ayons et dont le capitalisme est en train de nous priver. La globalisation, dit-on, n'a pas de sol, oui, mais elle a avec la planète un terrain de jeu. Mais l'État n' a pas de sol non plus : son domaine est politique, abstrait, il domine un « territoire national ». Alors, quel sol vivable pour les humains ? Et que peut la culture, que peut l'art pour nous donner un sol où nous tenir debout et un air pour respirer ?

Habiter la biosphère de la culture

Un hebdomadaire inquiet de l'immobilier titrait en ce mois de juin

2020 « Où habiter ? ». On préférera avec Descola la question anthropologique : « comment habiter ? » L'habitat est souvent réduit à la nature, à la plante, à l'insecte, à l'arbre, ce que le pape François appelle « la Création ». L'écologie est donnée comme un art d'habiter qui protège le monde des vivants. Bien. Mais quid alors, dans ce monde des vivants, de la culture, de l'art ? C'est la dimension oubliée de l'écologie, laquelle fait un peu comme si nous n'habitions que la « nature ». Nous habitons un monde, et ce monde est un certain rapport entre nature et culture. Pour le dire savamment, nous habitons un écosystème historiquement constitué. Et comment a-t-il fini par se constituer en Occident ? Par la domination, par la domination de la domination, si l'on peut dire. Nous nous sommes donnés, nous Occidentaux, des instruments de domination des uns sur les autres, des humains sur les humains, des humains sur les non-humains. Exploitation économique, subordination sociale, mépris culturel, racisme, guerre, répression : nous connaissons par cœur cette liste parce que c'est nous, parce que c'est « notre » monde. L'espoir du XIX^e siècle était d'alléger la domination des hommes par les hommes en alourdissant la domination des hommes sur la nature. La seconde a redoublé la première. L'échec du capitalisme industriel est total, et pourtant il poursuit, réparti sur le globe autrement, la destruction méthodique des conditions de vie.

Retrouver le sol, ce n'est pas seulement « cultiver son jardin », même réduit à une terrasse ou à un pot de fleur dans son salon. C'est cultiver son habitat, c'est recréer un milieu. À quoi pourrait bien servir la culture face aux risques que nous courons ? La culture n'est pas un « instrument », elle est un habitat. On habite un territoire matériel, une campagne ou un quartier, une ville, peu importe. On l'habite souvent mal, on maltraite le milieu. On habite aussi une langue, une mémoire, un imaginaire. On les maltraite aussi. Si la culture est aussi un milieu de vie, quels sont les arts de l'habiter ?

Habiter, c'est prendre soin de son « cadre de vie », des êtres et des objets qui co-habitent. Habiter un lieu c'est l'arranger, l'entretenir, parfois le vénérer. La culture, c'est pareil. Hannah Arendt souligne

cette relation étroite entre culture et nature chez les Romains : Le mot de culture, explique-t-elle, « indique une attitude de tendre souci, et se tient en contraste marqué avec tous les efforts pour soumettre la nature à la domination de l'homme » (*La crise de l'éducation*). Le verbe latin *colere* ne distinguait pas habiter, cultiver, entretenir, protéger, vénérer. La langue latine offrait ainsi en un seul verbe toutes ces significations, qui ont proliféré ensuite dans les langues latines par le moyen de son supin *cultum*, mais se sont aussi tragiquement divisées entre les activités matérielles, intellectuelles et religieuses. La langue nous faisait un cadeau extraordinaire si on l'avait mieux écoutée en n'opposant pas production et protection, habitat et intelligence, entretien et respect.

On entend pourtant mieux maintenant avec la crise climatique le sens que devrait avoir la culture : la participation à une biosphère spéciale, celle que nous créons et sans laquelle nous les humains ne pouvons vivre. « La culture de l'âme », disait jadis Montaigne qui traduisait Cicéron l'inventeur de la métaphore *cultura animi* : mais cette culture était toujours entretien avec autrui. La culture ne devrait être que secondairement l'art de vénérer le « patrimoine », ce que les Romains appelaient les *sacra*. Habiter la culture c'est réussir à mettre en relation des épreuves personnelles et les mondes des créateurs tel qu'ils les ont décrits, peints, mis en musique, tout ce qui régénère sans cesse une biosphère spéciale dans laquelle chaque vie singulière trouve l'oxygène nécessaire. Aristote le disait à sa manière parlant de *catharsis*. Il s'agissait de vivre ses émotions à travers les autres, car chaque vie est faite des autres, par les autres et pour les autres.

On peut trouver des relents bien peu sympathiques à l'idée d'enracinement, sauf chez Simone Weil, quand elle écrit : « Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir » (*L'Enracinement*). L'essentiel, et le plus simple, est dit : la co-participation réelle à la collectivité, c'est-à-dire le commun auquel l'art contribue.

L'expérience sensible du commun dans l'art

L'expérience de l'art est autant celle du singulier que du commun. Elle tient de cette participation à la vie collective par la médiation spécifique des œuvres. On n'est jamais seul face à l'œuvre, car celle-ci n'est jamais seule non plus, chargée qu'elle est des appréciations, des commentaires, des controverses qui l'ont accompagnés, et des conversations à plusieurs ou solitaires qu'elle suscite. Le commun est le principe même de sa création : le créateur place sa singularité dans le commun de sorte que chacun peut retrouver le commun dans sa propre singularité.

Ressentir le commun, on ne le fait jamais mieux que dans une salle de théâtre. On peut l'éprouver tout autant mais autrement dans un stade. Ce qui se joue dans la « communion » d'une salle, qu'on ne retrouve guère lorsqu'on est assis devant l'écran, c'est le partage vivant, concret, physique, des affects et de l'imagination. La salle si proche de la scène est alors le milieu immédiat où circulent la crainte et la pitié, comme disaient les Anciens. Le théâtre permet, au moins un instant, de faire de la vie des autres et des significations qu'elle porte la transposition sur une « autre scène » de sa propre condition. Plus qu'un miroir : un vrai milieu vivant où se joue une autre existence possible, ce qui réclame que chacun ait part à l'œuvre créatrice. La participation à la collectivité dont parlait Simone Weil prend une intensité toute particulière dans le rapport des spectateurs avec la scène et ce qui s'y joue comme passions, transgressions, crimes ou farces. Vilar rejetait le terme de « spectateur » et voulait qu'on le remplaçât par celui de « participant ».

Populaire, public, commun

On dira : peu importe le terme du moment qu'on a l'idée. Mais le langage a des ressources et des pièges. Prenons la formule si chargée d'histoire : « théâtre populaire ». L'intention y est dite, mais on sait bien que la réalité résiste, du fait des « inégalités socio-culturelles » comme on dit pudiquement. Au mieux, l'expression désigne un

combat à mener, et Vilar s'y est magnifié et épuisé. Le « théâtre public » alors ? Il l'est parce qu'il est « service public », à entendre non pas en premier lieu comme dépendance à l'État et à ses finances, mais comme service à la collectivité, pour la collectivité, par la collectivité. Depuis les Romains, le terme de public est ambigu, désignant parfois les institutions politiques qu'on n'appelait pas encore l'État, et parfois ce qui est commun à tous. Ainsi trouve-t-on en latin des expressions comme *verba publica*, les mots de tous, ou *in publico esse*, être hors de chez soi. En français, le mot public fait également l'objet de ce double usage : l'« espace public » n'appartient pas à l'État, pas plus que le public d'un spectacle. Aussi pourrait-on introduire utilement dans le monde des œuvres en général cette idée que « public » ou « privé », pris ici dans les usages juridiques et statutaires, s'opposent certes par la source des moyens disponibles mais participent virtuellement du commun, au sens où les œuvres sont faites pour tout le monde, sont les œuvres de quiconque s'y intéresse. Et dans cette mise à disposition, le « public » au sens juridique et statutaire, a un rôle privilégié non pas nécessairement par le nombre ou la « popularité » des œuvres, mais par le fait que le théâtre ou le musée, sans parler de l'éducation, quand ils sont « publics », rendent disponibles les créations qui n'auraient aucune chance de toucher « tout public » dans l'univers marchand.

La grande écologie

Alors s'en sortir, changer ? Bien sûr, l'art ne peut être réservé au petit nombre, aux happy few, et se contenter du ronronnement d'une société satisfaite d'elle-même. Art pour tous, art dérangeant, réveillant ? Bien sûr. Mais ces généralités ne suffisent plus. L'art n'est plus sur la ligne ancienne du temps. Il n'y a pas plus d'avant-garde qui tient quand on court à la catastrophe. Nouer des liens avec l'écologie ? L'alliance des « alters » dans les territoires de la ville et des campagnes se fait déjà en maints endroits. Pratiques alternatives des paysans, coopératives de consommateurs, associations de citoyens, zones autonomes, ronds-points des Gilets jaunes, expérimentations de toutes sortes : les nouveaux arts d'habiter la terre et la ville et les nouveaux

arts d'habiter la culture fusionnent déjà, mais trop peu encore. Ce qui s'invente, de façon encore microscopique, c'est la grande écologie qui comprendrait tous les arts d'habiter autrement, celle de tous les « alters ». Guattari a apporté une grande idée, qui n'est pas encore réalisée : puisque tous les éléments et les dimensions de la vie sont menacés par le capitalisme globalisé, il faut articuler plusieurs écologies, celle de l'environnement naturel, celle des relations sociales, celle des subjectivités. Il en appelait à « l'écosophie », « la sagesse de l'habiter ». La seule chance que nous puissions nous donner est une société dans laquelle l'éducation, la santé, la culture seraient des biens communs précieux et sans prix, à la garde et à la disposition de tous. La grande écologie, c'est comme la « grande santé » dont parlait Nietzsche, conquise et reconquise au risque de l'imagination et de l'aventure. La transition écologique aura besoin de l'expérience de l'art, de la dimension esthétique de la vie, elle aura besoin de joie, de délire, de passions enfin libérées de l'obsession du toujours plus et de l'angoisse du toujours moins. Non pour se bercer des illusions d'une harmonieuse « république du bonheur », où tout serait enfin pacifié dans la répétition des travaux et des jours, mais pour créer les manières nouvelles de notre coexistence, débarrassée des illusions religieuses, totalitaires, néolibérales, et accepter enfin que notre infinitude symbolique qui fait nos arts, nos œuvres et nos rêves ne soit qu'une part de l'immaîtrisable infini du réel.

2

Enfant, quel masque d'animal aimiez-vous
porter pour Carnaval ?

Et aujourd'hui ?

3

Quand avez-vous pris votre température pour la dernière fois ?

Quand vous étiez petit, vous jouiez au docteur.

Quel rôle préférez-vous ?

Pensez-vous qu'on aura encore envie de
jouer *Le Misanthrope* après ça ?

Et *Le Malade imaginaire* ?

6

Aujourd'hui, avez-vous plutôt l'impression
de vivre une tragédie ?

Une comédie ?

Ou un drame satyrique ?

Après. Mais après *quoi* au juste ?

Le confinement contamine-t-il toujours vos rêves ?

Vous sentez-vous surveillé ?

Si oui, trouvez-vous cela rassurant ?

Si non, trouvez-vous cela rassurant ?

Indépendamment de la crise sanitaire, avez-vous tendance à penser qu'on est quand même un peu trop collés les uns aux autres dans une salle de théâtre ?

Les distributeurs automatiques permettent d'acheter des billets (ou des paquets de chips) et de payer directement à la machine sans aucune autre intervention humaine. On les trouve partout ou presque, sauf dans les théâtres qui résistent vaillamment.

Jusqu'à quand ? :)

Êtes-vous favorable à l'instauration d'une « prime de risque » pour les comédiens qui doivent régulièrement, pour des raisons strictement professionnelles, embrasser leurs collègues sur la bouche ?

Puisque tout le monde semble adorer le principe du théâtre filmé sur Internet, à quoi bon encore du théâtre en vrai ?

De quoi avons-nous peur ?

Et de quoi encore ?

Le théâtre, c'est faire exister des mondes
larges dans un espace confiné.

Ça marche comme ça aussi dans vos vies ?

Le visage à moitié caché, vous sentez-vous complètement vous-même ?

Le visage à moitié caché, craignez-vous de ne plus être reconnu ?

Le visage à moitié caché, vous ressemblez à un guérilléro. Bonne nouvelle, non ?

Avez-vous l'intention de passer à l'action ?

Les « p » et les « b » favorisent la diffusion aéroportée des virus.

Ne serait-il pas préférable d'envisager aujourd'hui l'adaptation des textes de théâtre en vue de la suppression pure et simple de ces deux consonnes occlusives bilabiales ?

Combien seriez-vous prêt à payer pour vous abonner à un théâtre partiellement fermé ?

Une pièce créée en zone verte pourra t-elle
jouer en zone rouge ?

Et l'inverse ?

D'après vous, combien de kilomètres cumulés le responsable de la programmation de votre théâtre préféré a-t-il parcouru en avion en 2019 ?

Et en 2020 ?

D'après vous, combien de kilomètres cumulés le responsable de la programmation de votre théâtre préféré a-t-il parcouru en vélo en 2019 ?

Et en 2020 ?

Au pire, on pourra toujours refaire le chemin vers un théâtre pauvre, non ?

Que doit selon vous créer un théâtre fermé
pour rester un théâtre ?

Et un théâtre révolutionnaire ?

Quand avez-vous ressenti la sensation de
faim pour la dernière fois ?

Être ou ne pas être : telle est la question.
Mais pour combien de temps encore ?

Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise.

Avez-vous répondu au « questionnaire » de Bruno Latour (qui n'est pas un questionnaire, ni un sondage, mais une aide à l'auto-description) ?

Pourquoi ?

À quelle distance de la mer se trouve votre
théâtre préféré ?

Et dans 50 ans ?

Le très optimiste PDG de SpaceX prévoit d'envoyer un premier équipage humain sur mars dès 2024, ouvrant ainsi la voie à la création de la première colonie humaine sur une autre planète que la nôtre. Un million de personnes pourraient vivre dans la première ville martienne d'ici 50 à 100 ans.

Pensez-vous qu'ils auront besoin d'un théâtre là-haut ?

Sérieusement ?

Le théâtre peut-il encore sauver le monde ?

Si oui, comment doit-il s'y prendre ?

Selon vous, les plus démunis se posent-t-ils ce genre de question ?

Et si on en profitait pour tout changer ?
Par quoi on commence ?



Créé par les écrivains Sonia Chiambretto & Yoann Thommerel dans le cadre d'une résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers, *le Groupe d'information sur les ghettos (g.i.g)* rassemble, partout où il s'implante, habitants, artistes et chercheurs, tous impliqués dans la création de protocoles d'enquête : écriture de questionnaires, diffusion, récolte de données, traitement.

Le fonds documentaire du g.i.g est régulièrement convoqué pour créer des espaces fictionnels poétiques et frontalement politiques interrogeant les mécanismes d'exclusion et de repli : publications, installations, vidéos, performances...